

CREOLITE, MIGRANCE ET GENDER : L'OEUVRE DE GISELE PINEAU

Natascha Ueckmann
Université de Brême
Institut d'études postcoloniales et transculturelles (INPUTS)
nueckmann@gmx.net

Résumé : Dans cet article, l'auteur fait l'approche théorique et thématique de l'œuvre romanesque de l'écrivaine Gisèle Pineau ; une écriture marquée par les questions de la créolisation et de la migration.

Mots-clés : Pineau – créolisation – féminin – migration.

Abstract: In this paper, the author proposes a theoretical and thematic of the novelistic work by Gisèle Pineau; writing marked by the issues of creolization and migration.

Keywords: Pineau – creolisation – feminine – migration.

« Ici est un autre »

Gisèle Pineau est née en 1956 à Paris en tant que fille d'une famille d'immigrés d'origine guadeloupéenne. Elle passe son enfance en France qui devient pour elle un pays d'exil. A l'âge de 14 ans, en 1970, elle rentre avec sa famille aux Antilles, tout d'abord en Martinique (1970-72), à partir de 1973 la famille se réinstalle définitivement en Guadeloupe. Après son baccalauréat, elle retourne à Paris et commence des études de Lettres à l'Université de Nanterre. Deux ans après, elle abandonne ses études pour des raisons financières. Elle obtient un diplôme d'infirmière en santé mentale par la suite. Ensuite elle repart pour la Guadeloupe où elle exercera pendant près de vingt ans sa profession au Centre Hospitalier Psychiatrique de Saint-Claude. Elle est mariée et mère de deux enfants. Depuis sa réinstallation à Paris en 2000, elle mène toujours, parallèlement à sa carrière d'écrivain, cette autre profession. Elle est pour ainsi dire un véritable enfant de la postcolonie, un « enfant de la migration » pour emprunter une notion d'Ottmar Ette :

The children of migration do not dissolve completely in the 'here', the actual place, but carry within them the 'there', which once was their parents' and ancestors' indubitable 'here' of a homeplace, however defined. Something unmentionable is ever present. The old flight routes and migrations are stored in the memory transgenerationally and constitute a vectorial (family-) memory at the very point where the parents intended their children to find their orientations exclusively in the new 'here'. But this 'here' is another one: *Ici est un autre* – here is another place, a there (Ette, 2006: 4).

Une géographie renvoie à une autre, une langue aux langues de derrière, des lieux aux lieux de derrière, des textes aux textes de derrière. Même si Gisèle Pineau a grandi principalement en France, elle fait clairement partie du champ littéraire antillais. L'œuvre de Pineau se présente comme une confrontation avec des courants littéraires importants comme la *Créolité*¹ ou la *Créolisation*². Gisèle Pineau discute tous ces concepts culturels, même si

¹ En 1989 deux écrivains, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, en collaboration avec le linguiste Jean Barnabé, publient un manifeste intitulé *Eloge de la créolité*. Dans ce texte, ils font l'apologie de l'identité créole. Ils parlent d'une « oraliture » : revalorisation de la langue créole, de la mémoire collective créole, les *Créolistes* mettent l'accent sur la jonction entre la parole et la littérature. Ils réfutent la *Négritude* – qui véhicule la nostalgie pour une Afrique-mère – et ils condamnent la départementalisation. Sur le plan littéraire, nous pourrions dire que la *Créolité* est une contre-poétique : une tentative d'échapper à la contrainte de la langue française ; résistance à un 'ordre' venu d'ailleurs. Il s'agit pour l'écrivain antillais de faire du créole sa langue d'expression. Il proclame plutôt une identité unique, qui concerne surtout les Antilles.

² Développée par Edouard Glissant, la *Créolisation* est une réponse et une critique à *L'Eloge de la Créolité*. Quoi qu'il partage leur vision du monde, Glissant leur reproche de ne viser que 'l'essence créole'. Glissant préconise donc la *Créolisation* qui est une ouverture, une rencontre, une hétérogénéité ou une forme du métissage de langues et de cultures. Glissant définit dans son *Traité de Tout-Monde* : « La créolisation est la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec

elle dit d'elle-même : « [j]e ne suis pas un écrivain intellectuel, je suis une sensitive » (Pineau / Belugue, 1998/99: 89). Ses romans défient la théorie et la littérature des « forgerons de la créolité » (Gyssels, 1998: 169), puisqu'elle exige qu'« [i]l fallait aussi raconter les histoires de l'exil créole » (Pineau, 1995b: 291). Un contre-discours identitaire apparaît. Jacques Chevrier a créé pour cette expérience de la diaspora africaine le néologisme de la *Migritude* pour faire apparaître autant la rupture avec la *Négritude* que l'assurance de sa continuité ; un terme qui correspond bien à l'œuvre de Pineau :

Contrairement à leurs aînés, la nouvelle génération d'écrivains africains est mue moins par la Négritude – le célèbre 'être-dans-le-monde-noir' – que par la 'migritude'. Ce néologisme renvoie à la fois à la thématique de l'immigration, qui se trouve au cœur des récits africains contemporains, mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs producteurs [...]. (Chevrier, 2004: 96)³

Il faut mettre en évidence le fait que la *Migritude* représente chez elle une source de souffrance et une source d'*Empowerment* à la fois. En comparaison de *Négritude*, la *Migritude* néglige la couleur de la peau et souligne la mobilité, le mouvement et l'errance. L'écrivain haïtien-canadien Emile Ollivier parle même du « bon usage de la migrance », une notion, qui marque la perte, la douleur mais aussi le potentiel créatif et libéral d'une existence migratoire. Ollivier souligne en plus l'ambiguïté et l'inquiétude productive que les migrants introduisent dans les pays d'immigration :

J'ai forgé le mot migrance pour indiquer que la migration est une douleur, une souffrance (la perte des racines, d'une certaine 'naturalité') et, en même temps, une posture de distance, un lieu de vigilance. Je vois très bien les pertes que cette situation inflige: le bain utérin, la langue maternelle, le sol, l'éclatement de l'identité, mais dans le même temps, il y a une contrepartie à cette violence et à cette brutalité, celle d'une individualité polyphonique, celle de naître à un univers décloisonné qui est irisation, rhizome, foisonnement, bourgeonnement de vie et de liberté. [...] je dirais que le migrant est la chance des sociétés d'accueil, du fait qu'il est à la fois protagoniste et otage. (Ollivier, 2000: 25)⁴

Les personnages chez Pineau sont souvent des voyageurs et des migrants. Elle varie toujours des sujets comme le départ, l'arrivée, la perte, l'exil, le retour et le passage. Ses

pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments » (Glissant, 1997b: 37).

³ Il parle également des « écritures vagabondes » (idem: 97).

⁴ C'est lui qui souligne.

premiers romans parlent de la vie familiale en exil français (*Un Papillon dans la cité*, *L'Exil selon Julia*). Ensuite elle évoque la vie aux Caraïbes (*La Grande drive des esprits*, *L'Espérance-macadam*), une sorte de ré-enracinement aux Antilles, tout en parlant d'un « retour au pays pas natal »⁵, car les Antilles étaient dès le début un pays des 'transportés'. A partir de son roman *L'Âme prêtée aux oiseaux*, on remarque une ouverture spatiale. Elle réunit de plus en plus des liens entre les différentes diasporas africaines, de l'Europe via les Antilles, en passant par les États-Unis. Elle esquisse d'une façon littéraire la *Migrance*, autrement dit le *Tout-Monde* et un « tableau de la diaspora » au sens d'Édouard Glissant. (Cf. Glissant, 1997a: 809).⁶

« Ecrire en tant que Noire »

L'écriture de Gisèle Pineau peut se définir comme 'créole' et migratoire à la fois, tout en se situant dans une lignée féminine, sinon féministe. En donnant la parole aux femmes, Pineau trace dans ses romans une polyhistoire d'un monde féminin face aux adversités qui sévissent sur ces grand-mère, mère, fille, petite-fille, nièce, épouse, amante, etc. Cette lignée généalogique au féminin sera au centre de mon intérêt. Pineau analyse d'une façon littéraire les implications multiples des colonisé(e)s, qui sont historiquement des blessé(e)s, victimes de la traite, de l'esclavage et de la colonisation. Et elle révèle surtout la transformation de l'impuissance, – face au pouvoir colonial –, en une violence ; une violence qui se montre notamment au niveau de la relation homme-femme et parent-enfant. Il s'agit encore de révéler les conséquences de l'esclavage, de la colonisation et de l'impérialisme culturel dont le sujet féminin souffre doublement, pour des critères de «race» et de sexe.

Dans son essai « Ecrire en tant que Noire » (1995), Pineau insiste sur une certaine différence, en tant que femme et en tant que Noire. Elle insiste sur un reste qui ne disparaît pas au sein d'une culture créole. Le sexe et la couleur de la peau étaient ses premières expériences de différence. Mais elle ne s'enferme pas dans quelque *Noiritude* que ce soit. Au lieu de cela, elle dessine des images des différences sexuelles et culturelles *on the move*. En soulignant la différence sexuelle, elle réagit par rapport à un blanc dans la théorie postcoloniale et surtout dans le discours autour de la *Négritude/ Créolité/ Créolisation*. Toutes ces théories évoquent l'illusion d'être neutre par rapport au *Gender*, de cette manière on

⁵ Dans *L'Exil selon Julia* il se trouve qu'un chapitre s'intitule « Les cinq plaies du retour au pays pas natal ».

⁶ Pineau est traduite dans le monde entier, elle a été maintes fois récompensée de prix littéraires pour ses nombreux écrits. Citons par exemple, le Grand Prix des lectrices de 'Elle' en 1994, pour *La Grande drive des esprits*, le prix RFO pour *L'Espérance macadam* en 1996, ou encore le prix des Hémisphères en 2002 pour *Chair Piment*.

ignore l'expérience féminine. Ainsi, Ernest Pépin a déjà résumé 1987 quant à la représentation des personnages féminins dans la littérature des Caraïbes :

L'écrivain antillais ne regarde pas la femme antillaise, il ne la contemple pas, craignant sans doute de tomber dans l'exotisme. Les Fideline (Zobel), Ma Tine (Zobel), Mycéa (Glissant) n'ont pas véritablement de corps. Elles incarnent un type abstrait et désincarné. Il n'existe pas davantage une statuaire de la femme antillaise. Tout se passe comme si son trop plein d'existence engendrait un silence de la représentation. (Pépin, 1987: 193).

Le plus souvent, les femmes antillaises ont une fonction symbolique. Les discours de violence et de pouvoir sont souvent racontés et négociés à travers le corps de la femme. On peut critiquer en particulier l'exclusion des femmes chez les fondateurs de toutes les théories franco-caribéennes. Ces auteurs comme Patrick Chamoiseau ou Raphaël Confiant, – et même leurs prédécesseurs tels qu'Aimé Césaire ou Frantz Fanon –, mettent, surtout dans leurs textes théoriques, juste en évidence l'importance du conteur et du marron pour l'histoire collective. Ils négligent souvent l'importance des femmes en tant que gardiennes de la mémoire.⁷

En outre, le créole ne se transmet pas pour Pineau via un conteur abstrait. Elle apprenait le créole par sa grand-mère, Man Ya, pendant l'exil à Paris, quand elle était une *Antillaise en métropole*. C'était sa grand-mère qui l'a profondément marquée, car elle représentait à ses yeux une sorte de pont entre la France et la Guadeloupe comme nous lisons dans *L'Exil selon Julia* :

Vieille grosse négresse illettrée, qui pleurait et dépérissait parce qu'on l'avait charroyée dans ce pays français chargé de malédiction, si loin de sa Guadeloupe. (...). Un pays où le Noir marchait parmi d'autres Noirs, fier. Aussi loin que je remonte, et sûrement grâce aux récits de ma grand-mère Man Ya, j'ai toujours eu envie de raconter des histoires, comme elle, et puis d'inventer, de créer des personnages pris dans les tourments de l'existence, de dire les petites misères et les grands sentiments, de mêler l'imaginaire au réel, de mettre face à face les évidences et la magie. Fascination d'un monde autre, puissant, invisible ou visible, tellement vivant dans les récits de Man Ya (Pineau, 1995b: 290).

La transmission du créole et de l'histoire antillaise est pour Pineau sans doute une activité féminine. A la différence de beaucoup de ses collègues écrivains antillais, Gisèle Pineau ne dispose pas d'une véritable enfance créole (au sens géographique). Dans la banlieue

⁷ Par contre, Chamoiseau présente dans *Texaco* une figure féminine, Marie-Sophie Laborieux, qui raconte plus de cent cinquante ans d'histoire.

parisienne des années 1960, c'était sa couleur de la peau qui lui démontrait d'une manière douloureuse sa différence. Dans son essai « Ecrire en tant que Noire » elle note :

La peau noire, laide, sale, sauvage est repoussante aux yeux des Blancs de mon enfance. Contrairement aux écrivains créoles de ma génération, je n'ai pas vécu une enfance antillaise sous les tropiques. J'ai connu la cité, ses alignements d'immeubles gris, la froidure des hivers de France, la neige, les manteaux de laine et l'indicible sentiment d'être exclue, inadaptée, déplacée dans cet environnement blanc-carré-policé. Seule noire... Bamboula ! Négrresse à plateau ! Retourne dans ton pays !... (...) Parfois la complicité d'un visage noir, frère, sœur (peu importe le pays d'origine), parent, toujours parent par la couleur (Pineau, 1995b: 289)⁸.

Les histoires magiques de sa grand-mère illettrée permettaient à Pineau de faire face au racisme quotidien en France et de grandir en contact avec un imaginaire antillais. Les histoires enraccinaient son identité, elles étaient une source de guérison et de sagesse. Ce contre-monde s'est transporté notamment via le créole et la couleur de peau foncée. Cela explique son affinité avec la communauté africaine en exil. En effet, c'était surtout sa *Négritude* et moins sa *Créolité*, qui l'a principalement marquée.

« De la blessure à sa cicatrisation »

A quoi ressemble une « oraliture », qui a pour thème central les destins des femmes? Dans son autofiction *L'Exil selon Julia*, Pineau met en évidence déjà à travers le titre qui parle, c'est Julia alias Man Ya, la grand-mère qui raconte. L'auteur Gisèle Pineau fonctionne justement en tant que traductrice ou bien médiatrice.

Dans son introduction du recueil *Femmes des Antilles* (1998), – qui porte le sous-titre directif *Cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage* –, Pineau nous donne un autre point de repère quant à son positionnement : « Et, petit à petit, de mère en fille, elles ont retrouvé les gestes de leur dignité » (Pineau, 1998: 12). Pineau réunit dans toute son œuvre un lien entre les générations, surtout entre les femmes. Ses textes sont explicitement féministes, – « un tressage de voix féminines, mêlant la voix de l'aïeule, poteau-mitan de la famille matrifocale, et celle de la petite-fille » (Gyssels, 1998: 182). Des figures féminines disposent toujours d'une grande expérience et d'une sagesse. Sa littérature a pour objectif de reconstruire des liens familiaux à travers les femmes. Dans son œuvre, elle évoque un motif récurrent, à savoir : « tout part d'une blessure. L'histoire se bâtit et se reconstruit à partir de

⁸ Elle constate : « Il y avait très peu de Noirs dans les banlieues... et un racisme terrible, dont j'ai beaucoup souffert » (Pineau/Makward, 2003: 1203).

là » (Pineau/Belugue, 1998/1999: 88). Pineau raconte des traumatismes de l'esclavage et des conséquences qui persistent jusqu'à nos jours.

Dans ses textes elle décrit le racisme, la pauvreté, les familles détruites, la violence familiale et sexuelle. Elle évoque les souffrances et les espérances des filles et des femmes aux Antilles. Son œuvre forme un tissu social des grand-mères, des mères, des filles, des nièces, des tantes, des copines, des épouses, des amantes. Il y a des femmes différentes : l'infanticide selon la maxime « Pas d'enfants à l'esclavage »⁹, et des mères qui ignorent l'abus sexuel, il y a des femmes abandonnées, mais également des femmes qui se battent pour des enclaves féminines, et des femmes qui protègent leurs filles contre des actes de violence.

Fran

Il semble qu'à travers la femme, son corps et son esprit, parfois en souffrance, l'auteure guadeloupéenne questionne l'histoire et l'imaginaire de son peuple tout entier. [...] les figures féminines dans ses romans vivent la violence au quotidien et parfois la répercutent entre elles ou sur leurs enfants. Leur corps souffrant est, explicitement ou non, métaphore, du pays lui-même (Simasotchi-Brones, 2003).

Polyhistoire du monde féminin : *L'Espérance-macadam* (1995)

L'analyse suivante abordera notamment le roman *L'Espérance-Macadam* (1995), qui est tout à fait représentatif pour l'œuvre romanesque de Gisèle Pineau quant à l'omniprésence des figures féminines. *L'Espérance-macadam* trace la vie de sa protagoniste Éliette et l'histoire du quartier Savane-Mulet. Ce quartier était fondé par Joab, le beau-père d'Éliette. A l'origine il s'agissait d'un jardin. Mais au fur et à mesure, le quartier s'est transformé en un bidonville.

Pineau donne ici la parole à un collectif de femmes marginalisées. De cette manière, il s'ouvre une mosaïque de destins tragiques de femmes. Le lecteur n'est pas seulement confronté à la vie d'Éliette, mais aussi à plein d'autres histoires. L'histoire de la mère d'Éliette, Séraphine, qui devient folle ou l'histoire d'Hortense, qui est battue et finalement assassinée par son mari Régis ; ou encore l'histoire de la débile Hermancia, qui, régulièrement violée par un groupe d'hommes, devient enceinte, et abandonne plus tard sa fille nommée Glawdys ; cette dernière, maltraitée par sa mère adoptive, tuera ensuite sa propre fille.

⁹ Pineau décrit dans *L'Espérance-macadam* : « Glawdys, la fille qui avait jeté son bébé au bas des Nèfles n'y avait jamais cru, au bonheur. Elle avait fait comme ces Nègresses des premiers voyages qui tuaient leurs nouveau-nés pour pas qu'ils naissent dans l'esclavage, tombent pas dans les pattes des négriers. La fille avait juste tiré son petit de griffes de Babylone, de ses mensonges, ses rêves dorés, son espérance-macadam et ses résurrections, ses actes sur papier timbré, ses lois, ses lumières, ses bourses, allocations, subventions... » (Pineau, 1995a: 243).

Un autre épisode dans ce roman est l'histoire d'Édith alias Sister Beloved, qui est battue par son conjoint et en meurt. L'épisode de Rosette révèle l'histoire d'une femme qui croit être heureuse, mais en réalité nie l'abus sexuel de sa fille par son mari. Pineau écrit : « Rosette avait rien vu, rien entendu [...] dans l'extase de son paradis, occupé à suspendre des étoiles au ciel. » (Pineau, 1995a: 247). Ce sont des femmes victimes et coupables à la fois. On pourrait dire que Pineau pratique une façon chorale de raconter. Elle donne la parole à toutes les voix possibles. La plupart des actes de violence sont des crimes collectifs, parce que les voisins ou les parents évitent d'intervenir. Les gens préfèrent se taire et observer de loin :

Tout le monde entendait Régis donner des coups à l'Hortense avec, parfois, une vieille conque à lambi qui sonnait tocotoc tocotoc sur la tête de la malheureuse. C'était pas rare que du sang se mette à pisser sur les planches, tiqueter trois casseroles et rosir l'eau du seau. (...), Hortense avait rêvé d'une autre vie, glorieuse auprès du gouverneur Régis, avec caresses, attentions et mots-doux, fleurs, sorbets et cocos à l'eau. (...) Mais quand elle quémandait l'amour dans toute sa majesté, ses préludes, son apogée, son épilogue, le rustaud l'assommait d'un coup de poing et puis la prenait sauvagement, à terre, parce qu'une femelle qui demande ces choses-là est d'une espèce trop chaleureuse (idem: 88ss)¹⁰.

Pineau se réfère ici non seulement au comportement agressif des hommes, mais aussi au comportement spectateur de l'environnement.

Le texte se construit d'une façon circulaire, c'est-à-dire qu'il commence et se termine en 1988, l'année où l'énorme cyclone Hugo a dévasté la Guadeloupe. Cet événement se lie avec l'expérience traumatique du cyclone de 1928. Dès que le premier cyclone a déclenché l'oubli et la perte de la langue et de la mémoire d'Éliette, le deuxième cyclone rapporte la mémoire et rend visible le refoulé. Cette expérience est accompagnée par la récupération de la capacité d'agir.

Plus on progresse dans la lecture, plus le roman nous dévoile que le cyclone symbolise aussi l'exploitation sexuelle des filles par leurs pères. L'objectif du roman vise un secret familial : Éliette a été abusée par son père, celui-ci avait eu plus tard encore un fils du nom Rosan, qui a abusé également sa fille, Angela, qui est la nièce d'Éliette. Donc, Angela et Éliette se retrouvent dans la même généalogie paternelle (le père d'Éliette, Ti-Cyclone, est le grand-père d'Angela). Comme un signe de sa dette, Ti-Cyclone doit vivre avec une oreille coupée. Les histoires d'Angela et d'Éliette se déroulent selon une structure parallèle jusqu'à ce qu'elles se superposent à la fin. Les deux femmes partagent le même sort : un père

¹⁰ C'est moi qui souligne.

incestueux, une mère absente, l'effondrement de la famille et la perte de la parole, car la violence massive a fait perdre la voix à toutes les deux. Angela subit silencieusement les viols de son père, elle étouffe ses cris :

Elle poussa un râle qui ne l'arrêta pas. Il écrasa sa bouche. (...) Elle voulut crier encore une fois, mais elle avait perdu la parole (...). Des pleurs sans paroles (...). Des petites larmes de sang et de mort. Pleurs sans paroles. (...) ne pas crier. Juste baisser les paupières comme une morte dans son cercueil. Juste se mordre les lèvres (*idem*: 215-224).

Cette violence entraîne la perte de la voix et du rire. Au lieu d'une propre voix et d'une propre mémoire il y a d'autres voix qui s'imposent. C'est surtout la voix de la mère qui nie les actes de violence, chez Angela, mais également chez Éliette. C'est la mère d'Angela qui invente des contes. Ses *contes* deviennent un modèle de l'interprétation, sans laisser d'espace à d'autres interprétations. Rosette transforme même ses contes en dictées :

Rosette donnait à Angela une dictée de son invention, longue comme un conte. Elle avait toujours cette habitude de puiser dans ses rêves. Et Angela écrivait, docile, sur des feuilles volantes que sa manman rassemblait ensuite dans son armoire, sans jamais les relire...¹¹ (*idem*: 199).

Le silence passe de la mère à la fille et culmine dans la dissimulation de la violence. Rosette doit avouer : « Je sais plus quand Angela a perdu son rire comme on perd la parole. Enfermée dans un silence. Rien à dire. Jamais rien à raconter » (*idem*: 245). « Tout est 'dictée' » souligne Christiane Ndiaye :

(...) chacune reproduit et fait *répéter*, prendre en note le mot à mot d'un texte transmis de génération en génération, de maître en disciple, de pays en pays. Les formes (les textes) perdurent mais les voix se taisent. La problématique explorée à travers ces personnages de *l'Espérance-macadam* est donc manifestement celle de savoir comment échapper à toutes ces 'dictées', ce déjà-dit de la société, comment trouver un espace discursif où loger sa propre parole. La réponse est suggérée par la facture du roman lui-même et par le sort réservé aux personnages 'muets' du roman, Éliette et Angela. La narration du texte se caractérise par un glissement constant de la troisième à la première personne, permettant au lecteur d'entendre souvent 'directement' la parole du personnage qui s'échappe de l'anonymat de la narration omnisciente 'neutre': les récits, les voix se multiplient. (Ndiaye, 2004: 5).

Éliette perd aussi sa voix et sa vivacité par l'inceste et elle se base sur les interprétations de sa mère. Au début du texte, nous apprenons de la part d'Éliette : « Toujours la voix de ma manman s'élevait pour couvrir d'autres sons qui perçaient fond en moi. Elle racontait comment, pour mes huit ans, le Cyclone de 1928 avait démembré la Guadeloupe, m'avait jeté cette poutre au beau mitan du ventre » (Pineau, 1995a: 12).

La voix de la mère est soutenue par des articles de journal sur le cyclone, qui doivent témoigner de ce qui s'est passé. Eliette ne se souvient pas du cyclone et c'est pourquoi le roman raconte les événements à la troisième personne :

Éliette avait huit ans. Le Cyclone l'avait rendue ainsi, lâche, indifférente, faible et molle. Elle avait gardé quelques rares souvenirs des événements. Avec le temps...

Non, en vérité, Éliette ne se souvenait de rien. C'était sa manman qui lui racontait toujours la nuit où le Cyclone avait chaviré et pilé la Guadeloupe. Elle criait ce cauchemar : 'Le Passage de La Bête' (*idem*: 125).

La mère d'Éliette répète sans cesse les événements de cette nuit, ainsi elle rend impossible un souvenir personnel d'Éliette :

Elle disait: 'Éliette, ma fi, cette nuit-là où La Bête est passée, mon Dieu!' personne ne l'attendait. Un cyclone d'une telle méchanceté, non, c'était pas permis. (...) , Éliette, ma fi, remercie Dieu, il nous a épargnées. Mille à deux mille pauvres gens sont morts dans des souffrances infernales. Et tant d'autres disparus. (...) Tu dormais, innocente. (...) J'ai soulevé l'aile d'une planche, juste pour mieux voir. Et c'est à ce moment-là que la queue du cyclone a projeté une manman-poutre qui est venue se planter au mitan de ton ventre, pauvre... Je t'ai déjà dit que ton papa nous avait laissées, la veille du passage de La Bête (*idem*: 127-133).

La Bête fonctionne en tant que synonyme pour l'abus paternel ; le père s'appelle aussi, d'une manière révélatrice, Ti-Siklòn. (*idem*: 239et 288ss). Cet événement représente le pivot de l'histoire. La blessure d'Éliette peut être soignée par une sage-femme, mais elle perd pour plusieurs années sa mémoire et sa voix. Elle reste solitaire et sans enfants. Sa stérilité est globale, l'indifférence devient sa maxime: « Je me mêlais de rien » (*idem*: 35). La perte de la voix, l'amnésie, la stérilité et l'indifférence exprime son traumatisme. Au fond, le texte traite répétitivement de l'espoir d'Éliette, d'un enfant et donc de l'espoir d'un nouveau départ et d'une possible guérison. Cette espérance est déjà mise au point par le titre et à la fin du roman par la réussite de la relation tante-nièce, en l'absence d'une véritable relation mère-fille.

Angela supporte, sourde-muette, la violence de son père, mais au moment où elle a peur pour sa sœur, elle rompt le silence et le dénonce à la police. A la veille du cyclone de 1988 elle trouve protection chez sa tante Éliette, qui la considère comme sa fille. Et à travers cette décision, c'est le souvenir qui revient chez Éliette, à l'âge de 60 ans : « [l]a parole de l'une aura délié le souvenir de l'autre » (Vitiello, 1997: 260). résume Joëlle Vitiello. La voix de sa mère, la voix du refoulement, est remplacée par la mémoire :

- À quoi bon haler tout ça au jour ? Soixante ans de cela ! lui souffla sa manman défunte. Oublie ce temps ! Oublie, ma fille !
- Au contraire, fais parler la mémoire soutireuse ! lui lança une autre voix. Déterre le passé ! Redescends dans ton âge ! Déchire les voiles enfin ...
- Non Eliette, retire ton corps de cette attrape! supplia Séraphine.
- Il n'est plus temps de reculer. Allez, ouvre les yeux! lui intima l'autre voix sans visage. Alors, un morceau de la mémoire d'Éliette se détacha doucement des récifs de l'oubli, (...). Elle vit d'abord un enfant maigre courir et sauter derrière un grand Nègre (...) (Pineau, 1995a: 232).

Eliette doit revivre encore une fois l'événement traumatisant. Cette expérience est douloureuse, mais elle a un effet cathartique. De cette manière, elle devient capable d'agir, et la visibilité de son acte provient de la responsabilité qu'elle prend vis-à-vis d'Angela. Mais ce n'est pas seulement Angela qui reçoit une seconde chance, même Éliette aussi qui peut enfin s'avérer. L'existence de l'une est liée à l'existence de l'autre femme. Cette rencontre signifie pour les deux la fin du silence, la consolation et la guérison des blessures subies :

Vécue soixante ans avec un cyclone niché en dedans d'elle comme un serpent qui étouffait tous les bébés qu'elle aurait pu porter, tous les poupons à qui elle aurait aimé donner ses tétés à sucer. Un cyclone qui avait terrassé l'amour en elle. Une bête longue comme un ver solitaire et sournois qui lui avait mangé les entrailles et la cervelle. Elle serra plus fort la main d'Angela, son bébé Angela qu'elle avait attendu des temps et des temps. La destinée avait fait qu'elles avaient rencontré la même poutre avec son visage grimaçant, ses dents longues et voraces, ses yeux fous. Cyclone ! (*idem*: 280).

Le cyclone de 1988 est finalement une sorte de nettoyage :

Le Cyclone ne terrifiait pas Angela. Elle l'espérait même, se figurant qu'il était un déchaînement envoyé par les cieux pour la débarrasser de son papa Rosan. (...) Angela fit un

vœu et demanda au cyclone de nettoyer son corps au plus profond, de la remettre tout entière comme avant, au temps de l'innocence. (*idem*: 283).

Même le bidonville, le quartier Savane-Mulet, est détruit par le cyclone de 1988. De suite le processus de transformation peut être introduit. La fin du roman *L'Espérance-macadam* se réfère, – au moins pour ce qui concerne les deux personnages principaux Angela et Eliette –, à un avenir prometteur.

Ce qui est remarquable, c'est l'analogie entre le corps féminin et l'île Guadeloupe : l'inceste dévaste l'intégrité de jeunes filles, le cyclone dévaste l'île ; Pineau parle de « cette île violée saccagée » (Pineau/Makward, 2003: 1210). Donc, il ne s'agit pas seulement d'une guérison individuelle, mais aussi d'une guérison collective, après toutes ces expériences de l'esclavage, du colonialisme et de la manipulation. Cette observation est la plus grande différence par rapport aux défenseurs masculins de la *Créolité*. Tandis qu'ils tournent plutôt autour du sujet de la libération, les romans de Pineau traitent des relations constructives. La guérison se réalise à travers des véritables relations qui réussissent et donc guérissent. On peut constater toutefois qu'un simple traitement individuel ne suffit pas: la guérison individuelle et la réintégration sociale doivent être reliées. Les problèmes d'Eliette et d'Angela ne peuvent pas être considérés comme des problèmes individuels, mais plutôt comme une partie d'une plus grande situation sociale.

Le corps féminin, la violence et la langue

Pour résumer : Les figures féminines de Pineau sont pour la plupart victimes d'une violence masculine. Mais l'auteur crée également des femmes qui sont des agents de leur vie. Ses romans visent surtout la problématique de la violence entre hommes et femmes, entre parents et enfants. Gisèle Pineau reflète en particulier le motif de la féminité violée, toujours dans le contexte de l'histoire traumatique :

Dire, fouiller, raconter encore et encore l'existence de ces femmes noires déchirées par les hommes, trompées, violées, debout malgré tout, n'est ni vain ni obsolète. Ces femmes existent. Elles portent parfois des enfants qui sont là par la rage et la haine. (...) Elles pansent chaque jour les plaies qu'ont laissées l'esclavage et les traumatismes de la traite des nègres. Les siècles défilent, la mémoire garde dans ses plis des maux qui ressemblent aujourd'hui à la folie ordinaire, à des tares congénitales, à des vices de vieux nègres... La douleur n'est jamais loin quand l'ongle effleure la peau (Pineau, 1995b: 292ss).

Elle analyse l'interaction de la domination coloniale et la violence dans les relations homme-femme. La femme est colonisée de deux manières ; Ernest Pépin montre cette double discrimination dans son essai « La femme antillaise et son corps » : « Elle est à la fois la cible de l'homme noir, qui veut préserver en elle ce qui reste de sa virilité, et celle de l'homme blanc, qui raffermir au moyen de ses abus le sentiment de sa toute-puissance » (Pépin, 1987: 184). Pineau décrit cette position ambivalente des femmes pendant l'esclavage :

Femmes, possédées et convoitées tout à la fois par les vaincus et les vainqueurs de ce temps de folie. Leurs corps servirent d'instrument pour consoler les uns et satisfaire les autres dans leurs besoins de chair. Elles soulevaient leurs jupes de grosse toile devant le plaisir féroce de Monsieur le Maître, les promesses sucrées d'un affranchissement et les rêves d'un enfant mulâtre (...). Ou bien elles offraient leurs cuisses à l'impérieuse mendicité de leurs compagnons de misère, des nègres sans pays qui s'en voulaient tellement d'avoir survécu à l'enfer de la traversée, et tournaient fous doucement et perdaient la raison, loin, si loin des rives de la terre d'Afrique (Pineau, 1998b: 10).

Dans un tel système, l'homme essaie de compenser sa dévalorisation dans le contrôle de la femme. Les effets sont encore visible jusqu'à nos jours :

... si l'homme fait le fanfaron c'est que ça l'aide à oublier qu'au temps de l'esclavage il a été dépouillé de sa dignité d'homme. (...) Les femmes portaient les enfants mais lesquels, ceux engendrés par le maître? Alors les femmes ont pris l'habitude de composer avec les hommes. Elles savaient aussi que c'était dans leur regard, et seulement dans leur regard, qu'ils pouvaient se sentir des hommes. Ensuite les hommes ont imité le maître dans son droit d'avoir autant de femmes qu'il voulait. Tout cela est resté dans une espèce d'entente tacite, de non-dit qui entretient le malaise, car les femmes, elles, se sentaient traîtresses à cause de leur 'connaissance' de l'homme blanc. (Pineau/Belugue, 1998/1999: 90).

Gisèle Pineau résume pour les femmes de l'époque de l'esclavage : « elles étaient en quelque sorte un pont entre le monde des blancs et le monde des noirs » et c'est pourquoi « la division homme/femme est pire que celle de la race » (Pineau/Makward, 2003: 1205). Pour les hommes de l'époque de l'esclavage, elle constate : « alors que sur la plantation c'était un manche de pioche, un outil, un reproducteur non considéré, il était complètement nié, privé du rôle de père » (*idem*: 1206). Selon le *Code noir*, les femmes et les enfants étaient la possession du maître, du colon. Les hommes asservis ne pouvaient pas se définir en tant que mari ni père, ces rôles étaient occupés par le *maître*.

En outre, on ne doit pas oublier que la *Créolisation* se déroulait à travers le corps féminin. La relation des femmes noires avec des hommes blancs était marquée par une grande ambivalence dans les structures coloniales, car « la femme esclave n'a pas craint de se prostituer au Blanc pour adoucir son sort et celui de ses enfants, pour qu'ils soient sauvés ». (Sempaire, *cité par* Pépin, 1987: 184). Pineau évoque dans un entretien :

Il y a donc une peine que les femmes n'en finissent pas de payer, une sorte de dette inscrite dans leur chair et leur mémoire, subie plus de cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage. C'est comme si elles avaient quelque chose à se faire pardonner alors qu'elles sont victimes au même titre que les hommes (Pineau/Anglade, 2003).

Pour obtenir « un peu de blancheur » (Fanon, 1971: 34), – Frantz Fanon baptise cela la « lactification » ou « blanchir la race », (*idem*: 38) –, beaucoup de femmes noires étaient prêtes à se soumettre. Ernest Pépin analyse cette stratégie :

Par son corps, la femme avait accès au maître, et pouvait espérer le piéger. Nous pouvons donc dire que, dès le départ, la femme pouvait avoir conscience de son corps comme unique possibilité de salut dans un système où la négation de l'être humain était la règle constitutive (Pépin, 1987: 185).

Gisèle Pineau est particulièrement sensibilisée, – à cause de son travail comme infirmière en psychiatrie –, pour des effets de la déportation, de l'esclavage, de l'exploitation et de la pauvreté : « Les griffures de l'esclavage (...) dans les champs de cannes ne sont jamais loin, à peine étouffés » (Pineau, 1995b: 295). Il est frappant que par rapport aux femmes auteurs africaines contemporaines, selon Odile Cazenave, la majorité des auteurs antillaises associent violence et sexualité : « La violence associée à la sexualité – abus sexuels et incestueux – renvoie métaphoriquement au viol premier de la femme antillaise » (Cazenave, 2003: 63).

Par conséquent l'objectif principal de l'œuvre de Pineau vise à habilitier les femmes à devenir des agents de leur propre histoire. Le processus de se souvenir et de guérir se déroule en étroite collaboration. De même, la violence et la perte de la voix sont également liées. La création d'une nouvelle féminité dépend de l'achèvement du silence, du dévoilement des secrets de famille et d'une généalogie féminine. L'expérience de la violence a étouffé la voix des personnages principaux.

Ce mutisme entraîne un renoncement à l'existence du présent. C'est seulement le corps qui se rappelle encore, car les événements s'y sont inscrits indéniablement (Eliette est muette et stérile, Angela perd son rire d'enfant). Des souvenirs traumatisants s'opposent en général à une intégration dans la langue, ils nous renvoient à la limite de la communicabilité. Mais la

théorie du trauma parle d'une présence de la peine qui se manifeste dans des symptômes et des maladies somatiques (Cf. Kopf, 2005: 41). Le corps rappelle la douleur subie. Les romans de Pineau fonctionnent entre autre comme un processus d'intégration d'expériences traumatisantes dans la mémoire individuelle et collective. Les figures féminines se distinguent par leur désir de se libérer de l'enfermement mental qui, longtemps, a empoisonné leur existence.

L'encouragement de briser le silence émane le plus souvent d'une autre femme. Les concernées puisent de ce profond attachement la force de survivre et de ne pas échouer. Ce n'est que lorsque le traumatisme du passé est intégré, une identification positive devient possible. Il s'agit d'un processus communicatif d'écouter et de témoigner activement. Le concept, faire parler une femme par une autre femme, est souvent au centre des romans de Pineau. Il en résulte un dialogue féminin entre les générations. Jacqueline de Weever définit ce dialogue dans son étude *Black Women's Fiction* de la manière suivante :

The identification between mother and daughter can illustrate the identification between a people and its past. The metaphor of motherhood makes this identification concrete and suggests that this relationship between a people and its past (...) bears within the possibilities of healing. (...) The need for foremothers, for connections with a myth in which the female is valued and can pass on her sense of value to her daughters, is a vital necessity of life and literature (Weever, 1991: 161)¹².

Les protagonistes de Gisèle Pineau sortent de leur ombre. A travers la littérature elles prennent la parole et elles se font écouter. Pineau se place ainsi dans une tradition de *Femmes rebelles* comme Alice Walker, Toni Morrison, Calixte Beyala, Mariama Bâ, Véronique Tadjo, Simone Schwarz-Bart, Maryse Condé et bien d'autres encore. Et en même temps elle continue à enchaîner le tableau de la diaspora africaine. Elle fait partie avec ses romans d'une *Littérature-monde* innovatrice portant sur des identités plurielles. Il s'ouvre « un nouvel espace identitaire dont les frontières font éclater les cadres ordinaires » et qui fait apparaître un « contre-discours identitaire » (Chevrier, 2004: 99) décentré.

Références bibliographiques

BERNABE, Jean/CHAMOISEAU & Patrick/Confiant, Raphaël (1989). *Éloge de la créolité*, Paris: Gallimard.

¹² Weever se réfère surtout à la relation entre Sethe et Beloved dans l'œuvre *Beloved* de Toni Morrison.

- CAZENAVE, Odile (2003). « Érotisme et sexualité dans le roman africain et antillais au féminin », *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n°. 151, pp. 58-65.
- CHEVRIER, Jacques (2004). « Afriques(s)-sur-Seine: autour de la notion de 'migritude' », *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n°. 155-156, pp. 96-100.
- ETTE, Ottmar (2006). « 'Ici est un autre': Writing 'after' Migration and Survival Knowledge in Cécile Wajsbrot and Sherko Fatah », manuscrit inédit, First Annual International Workshop in the Duke-Bremen Series: *Transcultural Humanities – Between Globalization and Postcolonial Re-Readings of History*, 17-19 juin 2006 à l'Université de Brême.
- FANON, Frantz (1971 [1952]). *Peau noire, masques blancs*, Paris: Seuil.
- GLISSANT, Édouard (1997a [1981]). *Le Discours antillais*, Paris: Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1997b). *Traité du Tout-monde*, Paris: Gallimard.
- GYSSSELS, Kathleen (1998). « L'Exil selon Pineau, récit de vie et autobiographie », Crosta, Suzanne (éd.) *Récits de vie de l'Afrique et des Antilles. Enracinement, errance, exil*, Sainte-Foy (Québec): GRELCA, pp. 169-187.
- KOPF, Martina (2005). *Trauma und Literatur. Das Nicht-Erzählbare erzählen – Assia Djébar und Yvonne Vera*, Frankfurt a. M.: Brandes & Apsel.
- NDIAYE, Christiane (2004). « Le dépassement de la discrimination des formes : métissages intertextuels et transculturels chez Pineau, Sow Fall et Mokeddem ». *Tangence. Les formes transculturelles du roman francophone*, n° 75, <http://www.erudit.org/revue/tce/2004/v/n75/010786ar.html>
- OLLIVIER, Emile (2000). « Et me voilà otage et protagoniste », *Boutures*, vol. 1, n°. 2, pp. 22-26.
- PEPIN, Ernest (1987). « La Femme antillaise et son corps », *Présence africaine. Revue culturelle du monde noir*, n° 141, pp. 181-193.
- PINEAU, Gisèle (1995a). *L'Espérance-Macadam*, Paris: Stock.
- PINEAU, Gisèle (1995b). « Ecrire en tant que Noire », Condé, Maryse/Cottenet-Hage, Madeleine (éd.) *Penser la créolité*, Paris: Karthala, pp. 289-295.
- PINEAU, Gisèle (1996). *L'Exil selon Juli*, Paris: Stock.
- PINEAU, Gisèle (1998) (éd.). *Femmes des Antilles. Traces et voix. Cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage*, Paris: Stock.
- PINEAU, Gisèle / BELUGUE, Geneviève (1998/1999). « Entre ombre et lumière, l'écriture engagée de Gisèle Pineau » (entretien), *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 138-139, pp. 84-90.

PINEAU, Gisèle / MAKWARD, Christiane (2003). « Entretien avec Gisèle Pineau », *The French Review*, 76. vol., n°. 6, pp. 1202-1215.

PINEAU, Gisèle/ ANGLADE, Chantal (2003). « Les femmes des Antilles chuchotent beaucoup dans les cuisines » (entretien), Anglade, Chantal/Simasotchi-Brones, Françoise (éd.). *Les racines*

SIMASOTCHI-BRONES, Françoise « « Regarder pour demain l'espérance », Anglade, Chantal/Simasotchi-Brones, Françoise (éd.) : *Gisèle Pineau – « Planter mes racines dans la terre créole... déracinée pour l'éternité... »* (dossier), http://www.remue.net/cont/Pineau_02etude.html

VITIELLO, Joëlle (1997). « Le corps de l'île dans les écrits de Gisèle Pineau », Rinne, Susanne/ Vitiello, Joëlle (éd.) *Elles écrivent des Antilles... (Haïti, Guadeloupe, Martinique)*, Paris: L'Harmattan, pp. 243-263.

WEEVER, Jaqueline de (1991). *Mythmaking and Metaphor in Black Women's Fiction*, New York: St. Martin's.